

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Nous disions dans notre dernier numéro que la guerre civile avait éclaté à Paris. Voici les dépêches du 19 et du 20 qui annonçaient cette triste nouvelle :

Des événements douloureux ont eu lieu à Paris et la situation s'aggrave d'heure en heure. Vendredi à minuit, conformément à la proclamation de Thiers, le gouvernement a envoyé un détachement de troupes et de gendarmes pour s'emparer des positions des insurgés à Montmartre. Ils ont pris un grand nombre de canons et fait 400 prisonniers.

Le matin les Gardes Nationaux de Belleville et de Montmartre, avec un grand nombre de soldats de ligne désarmés, sont arrivés sur les lieux et ont remis les prisonniers en liberté. Le général Vinoy, commandant du gouvernement, plaça un cordon de troupes autour de la colline de Montmartre et appointa des mitrailleuses à toutes les issues; ses sentinelles ne permirent à personne de se rendre à Montmartre. Les batteries de mitrailleuses furent bientôt environnées de groupes anxieux qui demandèrent pourquoi les autorités méprisaient le peuple et si elles se proposaient de le massacrer. Les soldats ne répondirent point et bientôt de part et d'autre on commença à fraterniser. Les soldats permirent au peuple de mettre de côté les mitrailleuses et de faire l'ascension des hauteurs.

Les compagnies de soldats stationnées sur le sommet fraternisèrent avec les Gardes Nationaux qui surveillaient les canons. En voyant arriver de nouvelles troupes, le peuple cria : "Renversez les armes" et celles-ci obéirent. A 10 a.m., les Gardes Nationaux occupaient encore leurs positions et empêchaient toutes les personnes désarmées de monter les hauteurs. Au même moment un sérieux conflit avait lieu à la Place Pigalle à l'extrémité de la rue qui descend de Montmartre. La populace irritée environna des artilleurs et des Chasseurs et s'approcha d'eux en criant : "Allez et battez les Prussiens." Un lieutenant de Chasseurs, pour dégager son cheval de la foule, tira son sabre. Il fut aussitôt descendu de cheval et tué. Une mêlée s'ensuivit dans laquelle un artilleur et deux Nationaux furent blessés. Le combat cependant cessa bientôt. Les soldats abandonnèrent leurs postes et se mêlèrent à la populace, lui distribuant leurs cartouches et leurs chassepots.

Les artilleurs laissèrent le peuple enlever deux mitrailleuses et ne firent plus aucune résistance.

Les gendarmes seuls se montrèrent fidèles au gouvernement, mais ils étaient trop peu nombreux et ils furent repoussés.

A onze heures plusieurs bataillons des gardes nationaux, complètement organisés, s'avancèrent du côté de Montmartre, en criant : "Vive la République." Les soldats s'étant sauvés, tout le district tomba au pouvoir des nationaux. On ne vit ni un gendarme ni un soldat. Tous les gardes nationaux sont amplement pourvus de cartouches et paraissent déterminés à retenir leurs canons et à prendre leur position sur la droite. Les desseins des insurgés ne sont pas encore définis. Leur principal but est maintenant la résistance au gouvernement. La populace de Montmartre et de Belleville est unanime dans ses clameurs contre l'assemblée à Bordeaux : elle demande sa dissolution immédiate et l'élection d'un nouveau corps qui siègera à Paris.

Les troupes se retirent des faubourgs où le peuple paraît excité et animé d'intentions hostiles.

Les révolutionnaires de Paris occupent l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice, les Tuileries et la Place Vendôme. Les généraux Thomas et Le Comte ont été fusillés par ordre de Ricciotti Garibaldi, qui est à la tête de la révolte. Le général Thomas résista vigoureusement, mais Garibaldi ordonna de l'adosser à un mur où il fut criblé de balles. Lecomte mourut avec le plus grand sang-froid, fumant un cigare et refusant de se faire bander les yeux. Il y eut encore beaucoup d'autres exécutions. Le gouvernement a fait mander en toute hâte 30 mille hommes à Paris, mais les Prussiens qui sont à St. Denis entrèrent dans la ville si la garnison dépasse 40 mille hommes. La ville est remplie d'agents bonapartistes.

Les insurgés de Paris deviennent de plus en plus arrogants. Ils veulent obstinément avoir le siège de l'Assemblée Nationale à Paris, et menacent d'aller la disperser à Versailles. Ils retiennent prisonnier le général de Palladines, le nouveau commandant en chef des troupes régulières.

Les insurgés se sont emparés des principaux édifices de la ville et ils distribuent des armes au peuple. Le général Vinoy aurait été massacré. Chanzy aurait été si maltraité par la populace que l'on dut le conduire à un hôpital, et ses jours sont en danger. Les révolutionnaires, excités par un infâme étranger, Ricciotti Garibaldi, menacent de porter le carnage par toute la ville. On demande à grands cris les têtes de Rouher, d'Aurelles de Palladines et de Thiers, le seul homme qui pourrait peut-être sauver la France dans ces temps difficiles.

Si la révolution gagne Lyon, Marseille et Bordeaux, ce qu'on appréhende beaucoup, nous aurons peut-être des faits qui rappelleront les horribles tragédies du règne de la terreur.

Depuis le 19 et le 20 les dépêches n'ont cessé de nous apporter de tristes nouvelles.

Une grave échauffourée a eu lieu à Paris le mercredi 22, à 7 heures du soir. Les rues et les boulevards étaient remplis de citoyens qui discutaient avec animation la proclamation du soi-disant gouvernement insurgé; un garde national se prit de querelle avec un particulier, et en échange d'une grossière insulte reçut un soufflet. Cet incident créa une grande surexcitation, et les groupes de citoyens devenant de plus en plus nombreux, les insurgés saisirent soudain leurs fusils et firent une décharge sur le peuple assemblé place Vendôme, tuant cinq personnes et blessant un grand nombre.

Aussitôt après, les insurgés se formèrent en ligne de bataille sur les boulevards, ayant devant eux une foule considérable de peuple indigné qui ne leur épargnait pas les menaces. Alors ordre fut donné aux insurgés de faire feu, mais avant qu'ils eussent eu le temps d'obéir, le peuple avait disparu, se réfugiant derrière les kiosques et dans les corridors. L'alarme, toutefois, fut de très-courte durée, et un instant après les citoyens remplissaient de nouveaux les rues et la place.

Pendant ce temps, un rassemblement, composé de plusieurs milliers de personnes les plus honorables s'était formé sur les boulevards des Italiens et des Capucines et devant le Grand-Opéra, dans le but de faire une démonstration pacifique contre le comité central insurrectionnel.

Une ligne d'insurgés était en position à l'extrémité de la rue de la Paix, ayant en face une foule qui s'avancait, portant

une bannière sur laquelle étaient écrits ces mots : "Hommes d'ordre." Quand cette foule se trouva à une dizaine de mètres des insurgés, un bataillon de ceux-ci fit feu sur le peuple, tuant et blessant nombre de citoyens. La rue de la Paix, sur une certaine étendue, était littéralement couverte de morts et de mourants. On signala parmi les victimes un Américain, nommé George Tinnel.

La masse inoffensive battit aussitôt en retraite, mais les insurgés, enivrés par le sang déjà répandu, firent des feux de file sur les fuyards, tuant et blessant encore un grand nombre de citoyens, dont quelques-uns furent atteints à un mille de distance. Un vieillard de 60 ans, porteur d'une décoration, reçut une balle dans la tête. Un soldat fut tué tout à proximité des insurgés. Le carnage a été terrible.

Les insurgés agissaient sous la direction d'un comité central républicain qui prétend s'être organisé dans le but d'empêcher Bismarck et Thiers de renverser la République, d'annuler tout ce qui s'est fait à Berdeaux et à Versailles et de nommer une assemblée qui siègera à Paris. Ils veulent former une vaste république sur le plan fourni par Victor Hugo et Louis Blanc, basée sur l'instruction obligatoire et sous le régime de la Commune.

Chanzy et Vinoy n'ont pas été assassinés, mais la mort de Clément Thomas et de Lecomte est certaine. Les insurgés disent qu'ils fusilleront Ducrot et Trochu, s'ils les saisissent.

Garibaldi sera nommé commandant en chef. Menotti et Biccioffi Garibaldi seront ses aides-de-camp.

Les dernières dépêches annoncent que le comité central a fait ses élections et qu'il a résigné, ainsi qu'il avait promis de le faire. Que vont faire ces nouveaux élus de l'insurrection, de la commune et du socialisme.

On commence à s'agiter à Marseille et à Lyon, l'insurrection ne peut tarder à éclater là aussi et dans quelques unes des autres grandes villes de la France.

Nos prévisions au sujet de l'intervention de l'Ouest de la France, commencent à se réaliser. La Bretagne et la Vendée se soulèvent à l'appel de ses chefs et veulent marcher contre les ennemis de l'ordre et de la paix. Les Charette et les Cathelineau ne sont pas éteints.

Pendant ce temps-là les Prussiens menacent de bombarder Paris et de recommencer la guerre si la France ne remplit pas les conditions du traité. Déjà ils ont armé quelques-uns des forts dont ils sont encore en possession et ont tourné les canons sur Paris.

Napoléon croit à son retour; s'il revient il ne durera pas longtemps celui-là. Le gouvernement ne peut compter sur l'armée et tient à confier le maintien de l'ordre à la garde nationale, afin de faire réprimer l'insurrection par les citoyens eux-mêmes.

M. Thiers a beau prendre les moyens de conciliation; il a beau éviter tout ce qui peut mettre en danger le berceau de la nouvelle république, il ne pourra apaiser ces forcés qu'à coups de canon.

## ANGLETERRE.

Le comte Granville, ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, a annoncé à la Chambre des Lords, dans la soirée du 14, que la conférence des puissances européennes sur la question d'Orient a terminé ses travaux par la signature d'un traité abrogeant les restrictions à l'admission de navires étrangers dans les Dardanelles et dans le Bosphore. En temps de paix, la Porte pourra admettre dans ses eaux les navires des puissances amies, chaque fois qu'il en sera besoin pour assurer l'exécution du traité de Paris de 1856.

Le terme de la commission danubienne est prolongé de douze ans.

Enfin, le protocole déclare expressément "qu'aucune puissance ne pourra s'affranchir des obligations du traité sans le consentement de tous les signataires."

## RIVIÈRE ROUGE.

Les élections pour la Chambre des communes ont eu lieu le 7 mars. En voici le résultat :

Dans Selkirk, Donald A. Smith a eu une majorité de 126; dans Lisgar, le Dr. Schultz a eu 250; dans Provencher, Pierre de Lorme, 143; dans Marquette, les deux candidats on eu chacun 282 voix.

Les élections se sont passées sans trouble. Tout est tranquille maintenant.

L'assemblée locale avait été convoquée pour le 15 mars.

L. O. D.

## CE QUE C'EST QUE LA CANAILLE A PARIS.

On se rappelle que les dépêches avaient annoncé qu'un homme avait été noyé par la populace le 17 février dernier, dans une démonstration républicaine. Voici comment un journaliste, qui était dans la foule, raconte ce qui s'est passé :

"Nous voyons un groupe composé de 200 à 300 personnes conduire ou plutôt traîner un individu assez bien vêtu, ayant la tête nue, et que tiennent au collet deux chasseurs à pied. Cent voix crient à la fois : "A l'eau! à l'eau! c'est un rousin! c'est un mouchard de Pietri!" d'autres crient : "Ah! ils se figurent qu'ils vont recommencer leurs jeux de casse-tête! pas de pitié! il faut faire un exemple qui nous débarrasse des mouchards!"

"S'il faut en croire les on-dit de la foule, cet individu avait été vu un crayon à la main prenant note des numéros des bataillons arrivant sur la place. Interpellé à ce sujet par des chasseurs à pied, il aurait répondu que cela ne les regardait pas. Ceux-ci l'auraient appelé mouchard et il aurait frappé un des militaires avec son casse-tête. On se serait jeté sur lui, on l'aurait fouillé et on aurait alors trouvé dans les poches de son paletot un revolver ainsi que des papiers émanant de la préfecture et indiquant qu'il appartenait à la police. Cette découverte aurait excité une colère qui n'avait pas tardé à dégénérer en une exaspération furieuse qu'il devenait extrêmement difficile de calmer.

"Le malheureux fut traîné du côté du canal, et l'arrêt de la foule allait être exécuté sans miséricorde, lorsque des citoyens plus calmes eurent la bonne pensée de pousser la foule devant

le poste, où pénétrèrent l'individu arrêté et quelques-uns de ceux qui le conduisaient. L'officier qui commandait la compagnie de la garde nationale de service (94<sup>e</sup> bataillon) fit fermer les grilles.

"Les deux quais se garnissaient de milliers de curieux. Un millier d'autres stationnaient devant le poste et réclamaient le prisonnier ou l'exécution de la sinistre sentence. L'officier monta sur la grille et expliqua à la foule que son devoir était de garder le prisonnier, afin de le faire envoyer à la préfecture; il engageait donc le public à se calmer. On ne tint aucun compte de ses exhortations. On cria : "C'est cela, ils vont le faire échapper. Qu'on nous le rende!"

"Des chasseurs à pied escaladèrent la grille et s'introduisirent dans le poste, d'autres citoyens en firent autant. Le poste ne tarda pas à être envahi, et on reprit le prisonnier que l'on put, cette fois encore, sauver en l'entraînant de l'autre côté de la place, près de la rue de la Roquette. Mais les furieux, s'excitant les uns les autres, n'étaient point satisfaits; ils poussaient les cris de : "Tapez dessus! Il faut l'assommer! Ne le laissez pas aller par là! Il faut le noyer!"

"Pendant ce temps les coups de poing et les coups de pied pleuvaient sur le prisonnier qui, à ce moment, était plus mort que vif et dont l'attitude aurait cependant dû exciter la commisération de ceux qui le maltraitaient.

"Chose inouïe, à cette heure-là, une heure, il pouvait y avoir sur la place de la Bastille environ vingt mille personnes. Les forcés qui réclamaient la mort de la victime n'étaient pas plus de quatre ou cinq cents, et encore y avait-il parmi eux deux cents gamins. Eh bien, cette minorité l'a emporté. On a repoussé le prisonnier vers le boulevard Bourdon. Là il a supplié qu'on lui permit de se brûler la cervelle. Les chasseurs à pied, qui n'avaient pas cessé de le tenir au collet, le firent monter sur un banc un peu plus loin que le bâtiment du Grenier d'abondance, et posèrent à la foule cette question : "Voulez-vous permettre au prisonnier de se brûler la cervelle avec son revolver?—Non! non! répondirent deux cents voix éraillées, à l'eau! à l'eau! il n'aurait qu'à tirer sur quelqu'un! ne lui rendez pas son revolver!" "Et alors on jeta ce malheureux sur une planche; on lui lia les bras et les jambes et on le lança dans la rivière. Tant que ce malheureux ne fut pas noyé, on lui jeta des pierres et on l'empêcha d'arriver au rivage.

"Et cela s'est passé en présence de vingt mille personnes."

## LOUIS XVII.

On connaît les souffrances, le martyre plutôt du fils de Louis XVI et de Marie Antoinette. C'est une des pages les plus odieuses de la révolution, et un des exemples les plus déshonorants de la cruauté humaine. On pardonne quelquefois aux peuples les emportements de la vengeance et les violences d'un moment, mais rien ne peut justifier le long supplice de ce pauvre enfant. La figure de cet infame Simon, qui fut l'instrument odieux des fureurs républicaines, sera un éternel objet d'horreur et de malédictions.

Notre gravure représente Louis XVII à la prison du Temple où il mourut à l'âge de 10 ans, victime enfin des mauvais traitements de ses bourreaux. Voici comment le vicomte Walsh raconte quelques-unes des tortures du jeune martyr.

Simon s'était longtemps étudié à torturer cette âme; et pour l'énerver, pour lui ôter tout ressort il s'était plu à laisser le jeune prince dans un isolement absolu pendant des journées et des nuits entières. Le royal enfant, accoutumé dès ses premiers jours à tant de soins, à tant d'entourage, était seul, livré à lui-même! personne pour le distraire, personne pour le servir.

Le silence, que rien n'interrompait, l'obscurité, qu'aucune lueur ne venait diminuer, étaient ce qui effrayait le plus le fils de Marie-Antoinette, et c'était une des tortures que Simon aimait à lui faire endurer.

"Dans ses jours de Versailles, disait-il, il a eu trop de serviteurs, trop de soins de femmes, trop de prévenances de gouvernantes et de gouverneurs; à présent il faut qu'il expie tout cela; aussi qu'il se serve, qu'il se nettoie et qu'il fasse sa chambre lui-même. Les temps de flatteries sont passés, et vive l'égalité!"

Ce que disait Simon il le faisait; jamais personne ne balayait la chambre du prince... Une fois la femme Simon fut surprise par son mari au moment où elle peignait la belle chevelure blonde du petit prisonnier, et il la frappa rudement en lui disant : "Tu veux donc lui faire croire qu'il est encore à Versailles!"

Quand l'instituteur savetier nommé par Robespierre était entré en fonctions auprès du fils de Capet il lui avait trouvé quelques livres, une grammaire, un volume de géographie, un livre de prières et un catéchisme, et aussitôt il s'était emparé de ces livres, et les avait remplacés par des recueils de chansons patriotiques à refrains injurieux contre le gros Capet et madame Veto.

Un soir le pauvre prisonnier chantait un air qu'il avait entendu à Trianon, celui du *Pauvre Jacques*... Simon arriva sur lui comme un furieux en lui criant : "Point de ces airs là! Point de ces airs-là! si tu veux chanter, petit louveteau, chante la Marseillaise..."

—La Marseillaise! tout de suite, Capet! dit le savetier en levant le bras;..

Louis garda le silence.

—Veux-tu chanter? ou je te...

—Non, je ne chanterai pas la Marseillaise; elle faisait peur à maman et à ma sœur."

Alors l'infame Simon frappa le petit être qu'on lui avait confié pour le corrompre.

Ces odieux traitements se renouvelaient bien des fois, et ne duraient pas seulement pendant le jour; pendant les nuits, quand le sommeil était descendu sur le pauvre enfant pour le reposer, quand peut-être il revenait à sa jeune imagination quelque rêve de ses premiers jours et de ses jeux de Versailles, Simon lui criait au milieu du silence.

Capet, dors-tu? lève-toi!

L'enfant réveillé en sursaut se levait, et s'avancant pieds nus dans la chambre répondait : *Me voici.*

C'est bon, hous! va te coucher...

## EXHIBITION DE VOLAILLES.

Cette exhibition a eu lieu le 13 courant dans la bâtisse No. 43, rue St. Jacques. Cette gravure représente quelques unes des espèces qui furent le plus admirées. M. Léon Bruneau est un des exposants qui eurent le plus de succès.